

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Des choses à dire
Peut-on écrire des mots comme une sorte de mélodie qui viendrait d'un piano lointain?

Adrien Thério

Numéro 8, novembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1977). Compte rendu de [Des choses à dire : peut-on écrire des mots comme une sorte de mélodie qui viendrait d'un piano lointain?] *Lettres québécoises*, (8), 54–56.

5. L'auteur remarque pourtant dans sa préface que « quatre-vingt-dix-huit pour cent de la population menait une existence très pénible » (p. 5). Comme il le souligne plus loin (p. 8) il ne s'agit pas de détruire tout ce qui a appartenu aux capitalistes ! Mais ajoutons qu'il s'agit de savoir ce qu'on regarde comme « histoire nationale » et, surtout, ce qu'on admire. Quant aux rapports entre l'idéologie et l'esprit nationaliste cf. L. Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », dans *Positions*, Paris : Éditions sociales, 1976, et A. Pannekoek, *Lutte de classe et nation*, Paris : U.G.E. 10/18, 1977.
6. Pour un exposé synthétique sur les nouveaux matériaux et l'architecture, et sur les tendances progressistes et culturalistes, cf. par exemple L. Mumford, *Technique et civilisation*, Paris : Seuil, 1950, et F. Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités*, Paris : Seuil, 1965.
7. H. Tonka, *Urbaniser la lutte de classes*, Paris : Ed. Anthropos, 1967, cité par A. Kropp dans « C'est la faute à Corbu... », *Traverse / 4 : Fonctionnalisme en dérive*, Paris : Minuit, mai 1976. Dans ce même numéro, notre texte est redevable à la pensée de M. De Certeau, J. Baudrillard, O. Burgelin, P. Charpentrat et W. Fischer.
8. Est-il plus « adapté » de construire aujourd'hui en style Tudor, ou même « canadien » ?
9. Vers les années trente, même en Union soviétique, le fonctionnalisme d'origine est battu par la pensée réactionnaire et passéiste de la classe dominante.
10. On lira avec grand intérêt sur *Corridart* et la tradition baroque des fêtes dans la rue l'article de D. McCounathy, « Corridart : instant archeology in Montreal », *ArtsCanada*, n° 206-207, juillet-août 1976. Cf. aussi les documents publiés et exposés par Vehicule Art.
11. Où l'on retrouve rarement l'avant-garde, les galeries alternatives sont situées rue Rachel, Saint-Denis, Ste-Catherine. Seule la feue galerie Espace 5 assurait sur la rue Sherbrooke la présence de l'avant-garde.
12. Cf. par exemple l'opinion partisane de *Parachute*, n° 4, automne 1976.
13. Actuellement on assiste en art à la suprématie des individus sur la notion de mouvement ou de groupe. L'hétérogène s'infiltré et inquiète les critiques et historiens d'art. Cf. à ce sujet les nombreuses désorientations face à Documenta 6 de Kassel et A. Sondheim, *Individuals : post-movement art in America*, N.Y. : Dutton, 1977.
14. L'impact de l'art urbain est aujourd'hui incontestable : cf. « Art Outdoor », numéro spécial de *Studio International*, 2 / 1977.

René Payant

Des choses à dire

par Adrien Thério

Peut-on écrire des mots comme une sorte de mélodie qui viendrait d'un piano lointain ?

Ce doit être possible parce que c'est l'impression que j'ai en relisant ce très beau livre qui s'intitule

LES GANTS JETÉS

(Quinze)

et dont l'auteur est Émile Martel. Qu'est-ce que c'est au juste ? Un roman, des contes, des nouvelles, des poèmes en prose ? J'avoue que je n'en sais trop rien. Ce sont des histoires qui sont belles à lire et à écouter. Ce sont des mélodies qui semblent venir d'un autre âge et qui réveillent toutes sortes de nostalgies en nous. C'est la mémoire qui relie et charpente cette *Femme-Miracle*, première partie de ce livre. Une femme-miracle que l'on appelle reine du désert, fille reine, absente obscure, c'est à dire une femme qui a peut-être été toute la vie de quelqu'un et que les jours qui passent nous font regretter de plus en plus. On a un peu l'impression à certains moments que l'auteur souhaitait le départ de cette aimée pour mieux pouvoir se la représenter et la regretter avec des mots qui viennent sous ses doigts comme les notes de la mélodie dont je parlais tout à l'heure.

C'est la même idée qui revient dans cette partie du livre qui s'appelle *Retour*. Que diriez-vous par exemple, amant ou amante, de recevoir une lettre qui commencerait ainsi :

« Je vous écris ces mots parce que j'ai pensé encore à vous tout à l'heure et j'ai constaté que j'avais oublié la couleur de votre oreiller, l'écart des peupliers dans vos jardins et le visage de vos bisaïeules sur les murs de votre salon. Vous aurez oublié le son de ma voix, l'ouverture de mes bras, l'allure de mon pas.

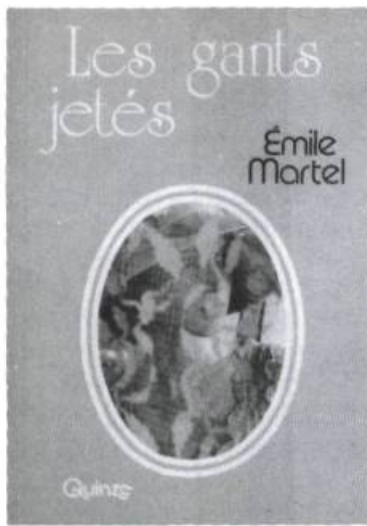
« Je vous écris ces mots pour que vous me placiez quelque part parmi les

choses qui vous entourent, entre le poêle de fonte et la boîte à bois, ou au-dessus de la cheminée... »

Reverriez-vous tout le passé, tout l'amour qu'il y a eu ? Moi, je ne sais. Mais je me sentirais heureux. On croira peut-être qu'il s'agit là de quelques exemples isolés ? Ce serait erreur. Nous sommes en présence d'un écrivain qui manie les mots avec une telle dextérité, une telle habileté, une telle tendresse, une telle douceur empreinte de nostalgie et de rêve qu'on se demande si c'est encore possible de tisser sa matière de cette façon au Québec en 1977. Eh ! oui, c'est possible, ce qui prouverait que la littérature a besoin de grandes voix pour obliger les gens à s'arrêter mais aussi de voix plus discrètes, plus douces pour mettre de la musique dans le décor et nous obliger à nous sentir heureux ou à regretter le bonheur passé. En disant cela, j'ai sous les yeux une page qui me semble bien illustrer ce que je viens de dire et qui commence ainsi :

« Je fréquente un arrière-pays où je ne vais jamais seul. En sandales et les mains dans les poches. L'oeil accroché à chaque détour, l'oreille tendue dans le silence. C'est un pays d'où semblent être revenus tous les poètes et dont la fertilité se cache derrière chaque pierre. Moi j'y vais ; et j'y retourne. Avec moi le désir, avec moi la faim, curiosité, envie de toucher, de pétrir, de soulever. Déplacer un peu le paysage ; un peu sur la droite, un peu sur le fond, rouler les décors d'automne, acclamer le feu d'artifice, compter les nuages sur la plaine et accrocher les oiseaux à la pointe de ma main dressée. Un arrière-pays secret... »

Il me semble que ce langage, c'est le langage qu'il faut pour meubler



l'espace, faire en sorte qu'on en vienne à le sentir vibrer autour de soi. J'avoue donc tout bonnement que cette façon de poser les mots les uns après les autres, si délicatement, ce qui me semble tout le contraire de ma manière, trouve toutes sortes de beaux échos en moi. J'ai donc lu et relu. Mais là où l'auteur m'a le plus rejoint, c'est dans la dernière partie où il raconte son enfance. Nous sommes ici en plein récit, en tout cas, ce que j'appelle, moi, récit, et le récit l'emporte sur la mélodie. Je me fais probablement mal comprendre. La mélodie y est toujours. Les mots chantent toujours aussi bien, probablement. Mais j'entend moins la musique. Je me laisse emporter par l'histoire qu'on raconte, l'histoire de ce petit Québécois pauvre (contraste étonnant avec la richesse des mots) qui en voyant mourir son père tranquillement, lentement, va en même temps se rendre compte que la fin de l'enfance est arrivée. Le ton semble être aussi calme et mesuré que dans les premières parties et pourtant ce récit est plein de brisures, de hachures, de coupures, de déchirures et c'est une beauté que de se laisser porter de page en page, ici en compagnie des bonnes soeurs, du maître d'école, des camarades de classe, là en compagnie des histoires qu'on nous raconte et finalement en compagnie du père qui s'en va pour s'en revenir mourir doucement. Il y avait dans les premières parties le personnage de la femme aimée ou le personnage de la mémoire de la femme aimée. Ici, dans le récit de cette enfance se détachent claire-

ment, dans une lumière très nette cette fois, le personnage d'abord d'Albert, le camarade de classe pauvre qui se battait comme un dieu et le personnage du père, qui, à sa mort, laisse tout ce vide derrière lui. Quelle belle coïncidence que ces deux départs à la fin, l'enfance et le père. Je crois que ce court récit en cinq parties de la course de l'enfance à travers l'espace est un modèle du genre. Et finalement, c'est presque une histoire d'amour avec la vie.

Mélodie que tout cela ? Et belle, la mélodie ! Elle revient jusque dans la dernière phrase du livre où le poète fait son auto-critique : « Pourquoi écrivez-vous ? Est-ce bien parce que vous ne sauriez faire autrement ou n'est-ce pas plutôt parce que, pianiste inspiré, la vie ne vous a laissé de clavier que celui d'une machine à écrire ? »

Lettres d'une paysanne à son fils

de Marie-Anne Duguay (Leméac)

Le nom d'auteur que nous voyons sur la couverture, c'est Jeanne L'Archevêque-Duguay. À quoi devais-je donc m'attendre en ouvrant ce livre sinon à lire des lettres de Jeanne L'Archevêque-Duguay à son fils ? Le faux titre ne nous apprend rien de plus. Mais la préface signée Maurice Carrier commence ainsi : « En publiant les quelque deux cent cinquante lettres écrites par Madame Marie-Anne Duguay à son fils Rodolphe, de 1908 à 1927, Madame Jeanne L'Archevêque-Duguay lève le voile sur la naissance d'un artiste, sur la vie de gens simples et bons, semblables à des milliers d'autres, sur le quotidien d'un milieu rural en tout point pareil aux autres. »

Il ne s'agit donc pas des lettres de Jeanne-L'Archevêque-Duguay à son fils. Mais non ! Mais non ! Il s'agit des lettres que la mère du peintre Rodolphe Duguay a adressées à son fils alors que celui-ci venait de quitter le toit paternel pour Montréal

et plus tard pour Paris. Mais pourquoi le titre de cet ouvrage ne nous l'aurait-il pas dit ? Et pourquoi l'auteur n'aurait-il pas été Marie-Anne Duguay ? Vrai, c'est Madame L'Archevêque-Duguay qui a découvert les lettres et qui a préparé l'édition. Mais quelle honte y avait-il à dire comme d'autres le font : notes et présentation de Jeanne L'Archevêque-Duguay ? En fait, toute la couverture de ce livre qui est par ailleurs très belle est à reprendre. On devrait y voir ceci : *Lettres de Marie-Anne Duguay à son fils Rodolphe, peintre*. En plus petit : Notes et présentation de... etc. Ainsi on aurait su à quoi s'en tenir sans avoir besoin de lire la préface de Maurice Carrier et la présentation de Jeanne L'Archevêque-Duguay. Mais dois-je adresser tous mes reproches à Madame L'Archevêque-Duguay ? J'aurais un peu envie d'en adresser quelques uns à la maison Leméac mais je vais m'abstenir parce que ces éditions nous ont donné plusieurs beaux livres depuis quelques années. Mais il reste que cette présentation leur est aussi imputable qu'au soi-disant auteur. Et ils auraient pu aussi dire à Madame L'Archevêque-Duguay de ne pas séparer ces lettres, de ne pas nous les donner en morceaux, sous prétexte que les sujets traités étaient différents. Ainsi ce livre de lettres est divisé en je ne sais plus combien de parties qui traitent de la terre, de la vie familiale, de l'éducation, du patriotisme, de l'agriculture, de la politique, etc. etc. Et à chaque partie, on a droit à des bouts



de lettres. Voyons ! Comment a-t-on pu en arriver à une pareille solution ! Des lettres, c'est de bout en bout qu'on les lit. S'il s'était agi d'une analyse de l'œuvre, c'eût été différent. Ainsi, avant d'entrer dans chaque sujet, chaque chapitre, nous avons droit aux explications du présentateur. Cette prose n'est pas toujours très élégante. En voici un exemple. Le chapitre est intitulé : *L'agriculture entreprise familiale*. Deuxième paragraphe : « Les troupeaux de vaches laitières ne comptaient que quelques individus que l'on augmentait suivant l'étendue des pâturages et la richesse du sol. L'organisation des fromageries de village date de cette époque, ce qui permit aux producteurs d'écouler le lait et de grossir leurs troupeaux. » Moi, je veux bien que les vaches soient des individus et que les fromageries permettent d'écouler le lait. Mais quand même ! Bon, passons. Le principal, dans ce livre, ce sont les lettres de Marie-Anne Duguay à son fils Rodolphe. Marie-Anne Duguay

n'avait été à l'école que quelques années. Elle n'avait donc pas beaucoup d'instruction. Elle ne connaissait pas bien la grammaire. En dépit de tout cela, elle avait l'étoffe d'un écrivain. Ses lettres à son fils, elles sont belles, remplies de notations très fines, subtiles et intelligentes. Il s'agissait certainement d'une femme remarquable, reprenons le mot de Madame L'Archevêque-Duguay, d'une paysanne remarquable. On sent qu'elle aime jouer avec les mots. C'est, au fil des années, une sorte de reconstitution de la vie sur une terre québécoise de 1908 à 1927. L'embêtant, c'est que l'on ne nous offre dans chaque partie que des bouts de lettres. J'espère qu'à la deuxième édition — je la souhaite — on recollera tous ces bouts de lettres ensemble quitte à nous faire une plus longue présentation ou l'on nous informera de tous les sujets traités plus loin.

Il me vient d'ailleurs une autre idée. Marie-Anne Duguay n'a certai-

nement pas écrit autant de lettres à son fils sans en recevoir en retour. Où sont-elles ces lettres ? Ne nous montreraient-elles pas ce qu'était la vie d'un aspirant peintre et d'un peintre aux prises avec la vie à Paris pendant la même période ? Pourquoi les cacher ? Car, si les lettres de la mère ne se sont pas perdues, je ne vois pas pourquoi les lettres du fils se seraient perdues. Et le fils est un peintre de grande valeur. Il est donc à souhaiter que Madame L'Archevêque-Duguay fasse de nouvelles trouvailles. Mais de grâce, cette fois, ne faites pas de morceaux. Livrez-les telles quelles ! Et ces illustrations (gravures sur bois) que vous avez incluses parmi les lettres de la mère, réservez-les aux lettres du fils. C'est là qu'elles seront le plus à leur place. C'est quand même une belle parure pour le livre que j'ai en main qui est, d'ailleurs, au point de vue technique, une réussite. Mais je le répète, le plus beau du livre, c'est les lettres de Marie-Anne Duguay.

Adrien Thério

La Page du lecteur

La Québécoise bien en poche

Les statistiques de l'édition québécoise en 1976¹ auraient de quoi nous réjouir : 3715 titres publiés, un tirage total de près de 15,000,000 d'exemplaires, une augmentation minime du prix de vente moyen du livre ; de 1970 à 1976, le Québec a donc presque doublé sa production d'exemplaires publiés et triplé le nombre de titres publiés. Que cette expansion considérable ne nous incite pas à pavoiser trop vite, au moment même où tous les groupes et individus touchés par l'édition québécoise parlent de crise ou de catastrophe imminente.

Peut-être les éditeurs, les libraires, les lecteurs et les auteurs pressentent-ils obscurément à quel point toute entreprise québécoise — qu'elle soit d'ordre culturel, politique ou industriel — est particulièrement menacée au moment même où elle

semble avoir atteint son apogée ou un sommet d'expansion. Mais je ne veux pas commenter ici le bilan de l'édition québécoise dont il faudrait ventiler les chiffres et qu'on devrait interroger longuement dans une double direction : rétrospective et prospective. Les chiffres augmentent, soit, mais que restera-t-il de tout cela dans dix ans ou même l'an prochain ? L'auteur sera-t-il moins marginal, respectera-t-on davantage le produit de son travail ? Le lecteur aura-t-il accès facilement et à un prix abordable aux textes marquants de notre littérature ? Comme dans tous les pays industrialisés, il trouvera facilement un peu partout, là où il achète des journaux et magazines, le best-seller et les livres d'actualité dans tous les domaines. Mais quand l'on sait qu'en Europe et aux États-Unis, en une année, 80% de la production littéraire courante à

disparu du marché et en vingt ans 99% de cette même production a subi le même sort, on peut se demander quelle survie (ou plutôt quelle vie) attend notre littérature.

Les pays d'Europe et les États-Unis ont les moyens, avec le livre de poche, de mettre sur le marché et de les y maintenir leurs grands classiques et leurs livres à succès. Chez nous, en dépit des efforts soutenus d'une maison comme Fides, par exemple, il est plus facile de se procurer *Madame Bovary*, *Penthouse* ou *Histoire d'O* que le *Menaud* de la collection de poche.

Mais au moment où le mot « patrimoine » est devenu l'un des clichés les plus utilisés dans la bouche de nos politiciens, professeurs, journalistes, fonctionnaires, il ne suffit pas de gémir sur le triste sort dévolu aux œuvres de ce « patrimoine » litté-